L'Abeille de la Nouvelle-Orléans.

Bureaux : rue de Chartres No 323. NOUVELLE-ORLEANS, SAMEDI MATIN, 23 NOVEMBRE 1895. Fondée le 1er septembre 1827

L'Abeille de la Nouvelle-Orléans.
Bureaux : 323 rue de Chartres.
Entre Conti et Bienville.

NEW ORLEANS BEE PUBLISHING CO., LIMITED.

Entered at the Post Office at New Orleans, La. Second Class Matter.

NOUVELLE-ORLEANS.
SAMEDI, 23 NOVEMBRE 1895.

PRIX DE L'ABONNEMENT.

ÉDITION QUOTIDIENNE

Un an	$12 00
Six mois	6 00
Trois mois	3 00
Un mois	1 00

On s'abonne aussi, à la semaine, avec les porteurs.

ÉDITION HEBDOMADAIRE.

Un an	3 00
Six mois	1 50
Quatre mois	1 00
Trois mois	75

L'ABEILLE DE DEMAIN.

Sommaire de notre prochain numéro : *La Femme s'en va*, J. Gentil ; *Rêveries*, François Tujague ; *La Ristori* notes anecdotiques avec portrait : *Guillaume Liebknecht*, notes biographiques avec portrait ; *Lettres inédites de Sainte-Beuve ; Fiançailles royales* avec portraits ; *Ce que dit tout le monde. Suicide par amour. Un rien*, chronique humoristique, etc.

Les Palinodies Congressionnelles.

De mauvaises langues ont prétendu, depuis longtemps, que les démocraties modernes battent, les trois-quarts du temps, la campagne ; qu'elles sont incapables de mener à bien un dessein mûrement médité, patiemment suivi, et de faire œuvre de longue haleine, même quand elles ne sont pas entravées, à chaque instant, dans leur marche, comme en France, par les tracasseries d'un parlementarisme qui ne vit que de chicanes et ne sait faire que de l'opposition.

Ce qui se passe aux Etats-Unis, dans l'ordre économique, semble bien justifier cette opinion, si peu flatteuse qu'elle soit pour les institutions qui nous régissent.

En fait, voyez à quel spectacle étrange nous font assister, depuis deux ou trois présidences, les deux partis qui se disputent le pouvoir.

Il y avait un régime qui était adopté par tous, et avec raison, puisqu'il avait réussi, non seulement à maintenir l'équilibre dans les finances, mais aussi et surtout à développer certaines industries, à doubler, à tripler les richesses du pays. Mais il y avait trop longtemps que cela durait ; les choses allaient trop bien ; il fallait profiter de la première occasion venue, pour changer de système et en adopter un nouveau, sans savoir où il conduirait et quels résultats on en obtiendrait. Tant que les républicains étaient restés au pouvoir, les droits sur les sucres étrangers leur avaient paru utiles et profitables. Du moment, que les démocrates prenaient en main les rênes du gouvernement ces mêmes droits devenaient détestables. On devait à tout prix les abolir, pour leur substituer un régime auquel les populations n'étaient pas accoutumées, qui devait leur sembler étrange et qu'en définitive, elles allaient hautement condamner.

Aussi, quand arrivèrent les élections, manifestèrent-elles leur mauvaise humeur et renvoyèrent elles brutalement les républicains dans leurs foyers.

Qu'avaient à faire les démocrates, en arrivant au pouvoir ? Rétablir un ordre de choses qui avait fait au pays un bien réel, et que l'on avait maladroitement troublé. C'est même pour l'avoir troublé ainsi, que les républicains avaient été blackboulés. Un enfant aurait bien vite compris le jeu qu'il fallait jouer. Les démocrates qui se croient si forts, ne s'en doutèrent même pas. La situation était devenue mauvaise ; au lieu de l'améliorer, ils l'empirèrent ; ils mécontentèrent à la fois, les producteurs et les consommateurs et, surtout, les industriels—agriculteurs et manufacturiers — qui se voyaient sacrifiés à la concurrence étrangère.

Naturellement, la mauvaise humeur, l'irritation que le pays avait manifestées contre les républicains, il les rejeta sur les démocrates qui étaient devenus ses bêtes noires. Que font, à l'heure qu'il est, les républicains ? Moins maladroits que leurs adversaires, ils profitent de la cruelle leçon qu'ils ont reçue, il y a quatre ans, de celle que reçoivent aujourd'hui les démocrates. Ce qu'ils avaient détruit, il y a quelques années, ils veulent le rétablir maintenant ; c'est-à-dire, en revenir aux anciens droits sur les sucres, les laines, etc.

Soit. Mais alors, pourquoi avoir changé un régime auquel on est bien aise, à cette heure, de revenir ? Voilà une période de huit années à peu près perdue, par la folie criminelle des uns, par l'inconcevable maladresse des autres.

D'où viennent toutes ces palinodies du Congrès ? De ce que l'on y envoie trop souvent des gens incompétents, qui n'ont pas suffisamment étudié le métier qu'ils prétendent exercer et, ne sachant qu'inventer pour justifier leur élection et se mettre en évidence, s'amusent à faire précisément le contraire de ce qu'ont fait les autres, sans se rendre compte des conséquences bonnes ou mauvaise de leurs actes, sans savoir s'ils ne seront pas obligés de relever, le lendemain, ce qu'ils ont détruit, la veille. La belle avance !

La révolte de Goa.

Depuis quelque temps, les journaux publient des télégrammes sur une révolte qui aurait éclaté dans cette possession asiatique du royaume de Portugal, de troupes envoyées de Lisbonne pour rétablir l'ordre, et d'une offre de secours faite au Portugal par la Grande-Bretagne. Mais sur l'origine de cette révolte, les détails sont insuffisants. Voici, à ce sujet quelques renseignements.

Depuis longtemps, le Portugal avait créé et organisée à Goa des troupes indigènes commandées par des officiers européens. Ces troupes ne devaient pas être employées hors du pays. En Afrique, le Portugal avait également des troupes indigènes soumises à un régime spécial.

Au commencement de cette année, un décret du roi fondit en une seule armée les troupes indigènes d'Afrique et celles d'Asie, en ordonnant que les unes et les autres pourraient être employées indistinctement en Afrique et en Asie. Ce décret fut, paraît-il, assez mal accueilli à Goa ; mais le mécontentement ne se trahit que par des murmures.

Il y a quelques semaines, on résolut de faire rentrer en Europe des soldats portugais qui se trouvaient en Afrique et de les remplacer par des troupes indigènes de Goa. Les soldats de Goa refusèrent de s'embarquer, se révoltèrent contre leurs officiers et finirent par assiéger, dans son fort, le gouverneur de Goa, M. le comte Ourem, dont la situation était critique. Ne pouvant, avec sa femme et ses domestiques, soutenir un siège contre les troupes révoltées, il dut renoncer à la lutte et accorder aux mutins l'amnistie que ceux-ci lui imposèrent comme condition.

Pendant ce temps-là, le gouvernement portugais, informé de ce qui se passait, organisait une expédition pour châtier les révoltés de Goa, révoquait M. Ourem et lui donnait pour successeur M. d'Andrade. Celui-ci est en route pour Goa dont il ne doit pas être loin, s'il n'y est déjà arrivé. Mais, en attendant, la situation était dangereuse, critique même, et c'est alors que le gouvernement britannique offrit au roi de Portugal de débarquer à Goa quelques *marines* pour aider au rétablissement matériel de l'ordre en attendant l'arrivée des troupes portugaises.

Cette offre du gouvernement anglais, que le Portugal déclina, fut faite en toute loyauté, sans la moindre arrière-pensée et dans des termes d'une courtoisie, d'une bonne grâce, d'un tact tels que l'amour-propre le plus délicat n'eût pu y trouver à redire. Aussi fit-elle un excellent effet à Lisbonne, où l'on sait gré à l'Angleterre de son attitude amicale. On y a vu un désir de la part du gouvernement britannique d'effacer la fâcheuse impression laissée dans l'esprit des Portugais par la façon brutale dont les Anglais se sont conduits au Mashonaland, il y a quelques années. C'est au même sentiment, ajoute le journal "Des Débats," qu'il faut attribuer l'empressement avec lequel on se prépare à accueillir le roi de Portugal en Angleterre et l'éclat que l'on donne à la réception qui l'attend.

AMUSANTE ÉNIGME.

La mort de M. Cucheval-Clarigny ne rappelle pas seulement la brutale apostrophe que Victor Hugo lui consacra dans les *Châtiments*, mais aussi l'amusante énigme qu'Albert Millaud fit sur lui, en 1869, dans les "Rimes-Rimasses" d'une publication éphémère mais brillante qui avait pour titre *la Nouvelle Némésis* :

Je mets mon premier sur mon second
Et, d'un bond,
De ma plume fendant la Presse,
Droit, vers Clarigny je m'empresse.

La livraison suivante constatait que tous les lecteurs avaient deviné ce facile rébus littéraire.

Les Grèves en Ecosse.

Les grèves qui viennent d'éclater en Ecosse dans les chantiers maritimes, et qui s'étendent à tous les ports de construction, causent une vive émotion dans le Royaume-Uni, ce qui est bien naturel dans un pays où la marine est l'industrie nationale par excellence. La France pourrait se passer de vaisseaux, mais l'Angleterre, sans sa flotte militaire et marchande, périrait à la fois de pléthore et d'inanition. Ce sont des questions de salaires qui divisent les ouvriers et les patrons obligés de baisser leurs prix de vente pour retenir la clientèle étrangère qui tend à se déplacer. L'année courante avait été pacifique jusqu'à présent. En 1894, il y avait eu encore 924 grèves avec 306,000 grévistes, dont 17 avaient tourné en faveur des ouvriers ; le nombre des grèves avait été de 643 en 1893, 700 en 1892, 906 en 1891, 1,010 en 1890, 1,211 en 1889 et 517 en 1888, avec 570,000 grévistes en 1893, 356,000 en 1892, 267,000 en 1891, 393,000 en 1890, 359,000 en 1889 et 119,000 en 1888. De 48 0/0 en 1888, les réussites des ouvriers sont descendues successivement à 17 en 1894. Ces chiffres prouvent que les prétentions des travailleurs deviennent de moins en moins équitables et que la situation de la fabrique ne permet pas aux patrons de se montrer faciles.

La musique et le cuir chevelu.

Un correspondant de Londres signale une plaisante découverte d'un statisticien anglais qui ne doit pas manquer d'éditeur et qui applique singulièrement sa sagacité. Il a pratiqué que ce personnage de Labiche qui dénombrait les voitures traversant le pont Neuf en l'espace d'une année, en établissant que douze charengons établis dans un hectolitre de blé produisent en sept minutes soixante-quinze mille individus dont chacun peut dévorer trois grains de blé par an, le spécialiste anglais vient de démontrer par des chiffres l'influence de la musique sur le cuir chevelu. Nous lui devons à ce point de vue des révélations assez piquantes.

La découverte intéresse les compositeurs moins que les instrumentistes. Chez les compositeurs, la calvitie est aussi fréquente que dans les autres professions où elle atteint environ onze individus sur cent—proportion dépassée seulement parmi les médecins, lesquels comportent jusqu'à 30 0/0 de crânes presque complètement chauves. L'instrumentiste au contraire demeure chevelu jusqu'à un âge avancé, sauf ceux qui font usage de certains instruments.

Le piano et le violon—le piano surtout—préviennent et arrêtent la chute des cheveux. On est tenté de l'admettre quand on considère les photographies de Paderewski, Frederick Dawson, Léonard Borwick, Vladimir de Pachman, Sapellnikoff, Henry Richard Bird et Emile Sauer, sans parler du prodigieux Joseph Hoffmann, suffisamment protégé par sa jeunesse, et du vieux Charles Hallé, mort récemment dans un âge avancé avec tous ses cheveux. Même observation chez les violonistes, mais avec des toisons moins drues et quelques cas de calvitie partielle. Eugène Ysaye, Willy Hess, Sarasate, l'ex-officier hongrois Tivadar Nachez, Joachim, Betteman, Willy Burmester, Fernandez Arbos, Johannes Wolf, Victor Wilhelms possèdent tous des chevelures opulentes ; mais Louis Ries "ramène" et John Tiplady Carrodus pourrait aisément compter les cheveux qui lui restent. Observations analogues chez les dames pour le même instrument. La jolie violoniste suédoise Frida Scotta possède la plus admirable chevelure noire qui se puisse admirer, et l'Autrichienne Gabrielle Wietrowetz pourrait laisser traîner jusqu'à ses talons son éblouissante toison couleur de soleil.

D'autres instrumentistes se rapprochent de la moyenne des professions libérales—soit onze cas de calvitie pour cent individus. Le violoncelle, la contrebasse, l'alto, la harpe conservent encore assez bien les cheveux, mais on aurait tort de se fier absolument au hautbois, à la clarinette, à la flûte qui ne garantissent plus guère au delà de la cinquantième année. Par contre, les instruments de cuivre exercent une influence fatale sur le cuir chevelu, notamment le cornet à piston, le cor d'harmonie, et surtout le trombone qui, paraît il, déplume un crâne en moins de cinq ans.

La statistique classe les effets et laisse aux autres sciences le souci de remonter aux causes. Il serait intéressant cependant de connaître pourquoi le trombone à coulisse fait tomber les cheveux, tandis que le piano les conserve. Le statisticien anglais ne nous le dit pas, mais il énonce des observations fondées en apparence et faciles à contrôler en étudiant les musiciens des orchestres de théâtre, par exemple quand il décrit sous le nom général de "calvitie des fanfares" celle qui sévit parmi les musiciens de régiment.

De telles études offrent un peu plus qu'un intérêt de curiosité, lors-même qu'elles semblent seulement une question posée aux chercheurs.

QUE DE DENTS !

Les membres de la famille royale d'Angleterre sont tous d'ardents collectionneurs. Le duc d'York consacre ses loisirs à se procurer des timbres-postes. Sa sœur, la duchesse de Fife, s'est vouée à la photographie, et la princesse Maud de Galles recherche avec passion les objets en ivoire. Ses pièces les plus remarquables sont les défenses des éléphants tués aux Indes par son père, le prince de Galles, et son oncle, le duc de Connaught. Il y a quelques mois, le tsar envoya à sa cousine des défenses de sangliers tués par lui. La princesse Maud possède, en outre, des dents de lion, de morses, de requins, d'alligators, d'anodons et de phoques.

MADAGASCAR.

Le ministre de la guerre a communiqué à une feuille parisienne la dépêche suivante du colonel Baillond :

Majunga,

L'affrété *Ville du Havre* est parti aujourd'hui, 5 novembre, rapatriant 5 officiers, 450 Kabyles et 120 Somalis ; 2 médecins et 10 infirmiers valides les accompagnent. Le chiffre des embarqués a été réduit pour assurer le transport dans de meilleures conditions hygiéniques. Le navire fera escale à Djibouti pour déposer les Somalis et prendre des vêtements chauds et à Alger pour débarquer les Kabyles.

Le général Duchesne m'invite à vous adresser la dépêche suivante apportée par un officier :

"Tananarive.

"Situation s'améliore tous les jours. "Route Tamatave et Majunga ouvertes "et autres. Dans région ouest, gouverneurs indigènes rejoignent postes "abandonnés pendant expédition. Amiral Bienaimé informe tout calme côte "Est ; désarmement Tamatave terminé ; "conduite troupes remarquable.

"Reine a tenu aujourd'hui assemblée "populaire annonçant paix et changement ministère. Gouvernement soumis.

"Général commandant la 1re brigade "quitte demain Tananarive avec deux "bataillons rapatriés."

LES BAINS.

Les journaux allemands nous donnent de curieux renseignements sur l'usage des bains dans l'antiquité et de nos jours. Tandis que les thermes de Dioclétien occupaient une superficie de 125,000 mètres carrés et pouvaient recevoir en même temps 5,200 baigneurs, le plus grand établissement de bains qui existe actuellement n'a qu'une étendue de 5 000 mètres carrés. Dans ces thermes, le *frigidarium* avait à lui seul 1,700 mètres carrés, alors que la plus grande piscine d'eau froide en Allemagne, celle de Dortmund, n'a que 300 mètres carrés.

A l'époque de Constantin, il y avait à Rome 15 thermes, 856 bains populaires et l'on consommait journellement 700 millions de litres d'eau.

A Berlin, malgré les perfectionnements modernes de la canalisation et de la distribution, on n'en consomme que cent millions.

On a calculé que, pour prendre un bain toutes les semaines, ce qui constitue un minimum, il faudrait un établissement de bains avec dix baignoires par fraction de mille habitants. Pour toute l'Allemagne, il en faudrait donc de quarante quatre à quarante cinq mille. Or, d'après une statistique récente, le nombre des établissements de bains installés en Allemagne ne s'élève guère qu'à deux mille !

LA PREMIÈRE COURSE.

La première course de chevaux a eu lieu dans la plaine des Sablons, le 5 novembre 1776.

Accidentellement ensuite, à l'occasion d'une "poule" qui fut disputée par des chevaux de tout âge, les courses furent transportées à Fontainebleau. Elles y reviennent l'année suivante.

Une piste nouvelle fut créée au bois de Vincennes, et les courses eurent, alternativement, lieu dans la plaine des Sablons, à Fontainebleau et à Vincennes. Le goût du monde élégant pour ce sport devint bientôt passion.

La Révolution, naturellement, abolit les courses.

Mais Napoléon, songeant à l'utile influence que les courses pouvaient avoir sur l'amélioration du cheval, les rétablit.

Un décret du 31 août 1805 les organisa d'une façon définitive. Les courses du 5 novembre 1776 seraient, je gage, un peu surprises s'ils pouvaient assister au Grand-Prix.

PRINCES DAHOMÉENS.

Les deux fils du roi Tofa, les princes Adjaki et Dossou, étaient dernièrement, comme on sait, en visite à Paris, sous la conduite du premier ministre de leur père, Lart Rhazoumé.

Le ministre Rhazoumé est, en effet, le seul des trois voyageurs qui sache quelques mots de français. C'est un colosse noir, à barbe grisonnante, somptueusement vêtu de soie et de velours et coiffé d'une calotte noire sur laquelle son nom est brodé en fils d'or.

Les deux princes portent le fez rouge à gland d'or—insigne de leur dignité. Sur leurs longues robes de soie blanche pendent des amulettes d'argent ; l'aîné a de vingt-cinq à trente ans ; le second, une vingtaine d'années (ils ne savent pas exactement leur âge) ; ce sont de robustes gaillards, de mine solennelle et hautaine, mais qui ne sont pas pour cela insensibles aux charmes de Paris.

Les deux princes et leur ministre ont quitté Paris, après trois semaines d'un séjour dont tous les frais—le détail est assez piquant à noter—auront été couverts par le roi Tofa lui-même, qui est riche....

Le tarif des peintres grecs.

M Rudolf Kramer a publié dans l'*Universum* un très curieux article sur les *honoraires* que percevaient les artistes peintres de l'antiquité. Mais Zeuxis d'Héraclée reçut une somme de 400 mines, c'est à-dire 39.300 francs de notre monnaie pour les fresques dont il décora la salle des fêtes du palais royal à Pella.

Aristide, le chef de l'école de Thèbes (383 avant Jésus Christ), se faisait rétribuer à tant par figure, au taux de 10 mines (982 fr. 50). Le célèbre amateur Musson d'Etatée, lui ayant commandé un tableau représentant une bataille de la guerre contre les Perses, tableau contenant exactement cent figures, le lui paya 98,250 francs. Le peintre Théomneste reçut du même Musson près de 200.000 francs pour un de ses tableaux, et Asklépiodore près de 300,000. Le tableau de ce dernier représentait les *Douze dieux*. Apelle de Kolophone reçut des sommes considérables. Ainsi, la ville d'Ephèse lui commanda un portrait d'Alexandre le Grand qui lui fut payé 20 talents d'or, c'est-à-dire près de 1.200.000 francs de notre monnaie. Un autre chef-d'œuvre du même artiste, *Aphrodite dite anadyomène*, fut vendu 500,000 francs à l'empereur Auguste par les habitants de Cos (Côos).

MINNIE MAY.

Le baron de Monthyon possédait, comme on le sait, une grande fortune, et voulant en disposer, en partie, en faveur de l'humanité, il fonda en 1782 un prix de vertu ainsi que divers autres prix destinés aux personnes dont les ouvrages se distingueraient par leur utilité, prix que distribuent encore de nos jours, l'Académie Française et l'Académie des Sciences, croyons-nous.

Le chancelier du comte d'Artois mourut en 1820, à l'âge de 87 ans, et nous gageons que jamais au cours de sa longue carrière, il ne lui fut donné de coudoyer une femme comme celle dont le portrait précède ces lignes.

Minnie May, à l'encontre des autres femmes, se fait gloire de sa perversité ; elle se réclame la femme la plus vicieuse du monde. Elle est domiciliée à Chicago depuis une vingtaine d'années ; mais où vit elle le jour ? c'est ce qu'on ignore. Elle est constamment aux prises avec la justice ; elle en est à sa millième arrestation ! Sa malignité, sa finesse, ses ressources sont telles que toujours elle parvient à se soustraire aux sévérités de la loi.

Minnie, nous l'imaginons, du moins, n'a aucune aspiration du côté du prix Monthyon.

SANCTION REFUSÉE.

Le gouvernement autrichien a définitivement refusé de sanctionner l'élection du bourgmestre de Vienne, telle que l'a faite la coalition étrange qui compose la majorité du conseil municipal de cette capitale. L'autorité doit se maintenir au-dessus de tous les fanatismes. Le droit électoral, comme tous les droits humains, peut tomber sous le coup de l'interdiction. On n'a qu'à se demander ce que devrait être l'attitude du gouvernement français si le Père Peinard venait à être nommé maire de Paris, pour comprendre quels sont les graves motifs qui ont dicté cette résolution. Il se peut qu'il se glisse dans les fonctions publiques des hommes impropres à les remplir, mais on ne les y admet pas quand ils le portent écrit sur le front et sur le dos. Depuis l'empereur Joseph II, qui fut un philosophe plus pratique que Frédéric de Prusse, les princes de la maison d'Autriche ont montré un esprit éclairé et éclectique dont ce dernier acte est une preuve remarquable. Le jour où le fanatisme mettrait Vienne à sac, c'en serait fait de l'empire lui-même. On ne peut gouverner des sujets de nationalités, de religions et d'opinions différentes qu'en maintenant entre tous la balance égale.

LES FEMMES MÉDECINS.

Le collège royal des médecins à Londres s'est prononcé le mois dernier contre l'admission des femmes aux examens pour le diplôme de membre de ce collège. Le collège des chirurgiens a pris, lui aussi, une détermination identique.

Un brave curé de campagne lit un sermon qu'il a laborieusement élaboré la veille.

Brandissant un crucifix, il malmène rudement ses paroissiens :

—C'est vous, pécheurs et pécheresses, c'est vous qui avez cause la mort du Sauveur !.... C'est vous qui l'avez couronné d'épines, c'est vous qui l'avez abreuvé de fiel, c'est vous qui l'avez cloué sur la croix !....

Et, dans un geste inconscient, il approche le crucifix de la flamme du cierge que tient l'enfant de chœur.

Ce que voyant, un paysan s'écrie :

—Prenez garde, monsieur le curé !.... vous allez le brûler pardessus le marché, et vous direz après que c'est nous !

Le Jour des Morts remet en mémoire cette réflexion des Goncourt :

"Les promenades du peuple sont au cimetière, ses visites se font à l'hôpital."

Plaisanterie auvergnate :

—Un et un, combien que cha fait ? Une chaige et puis une chaige.

—Cha fait deux chaiges.

—Pas du tout ! chaige et chaige cha fait trente-deux !

DEPECHES Télégraphiques.

TRANSMISES A L'ABEILLE.

Horrible crime dans la paroisse d'Union.

Dépêche spéciale à l'Abeille.

Monroe, Louisiane, 22 novembre—Un fermier résidant près de Farmersville, dans la paroisse d'Union, fait part d'un crime horrible commis dans ce voisinage il y a quelques jours.

Deux enfants, une fille de quatorze ans et un garçon un peu plus âgé avaient été envoyés ramasser du bois mort. Comme ils ne rentraient pas à l'heure habituelle, des recherches furent organisées. Bientôt les cadavres des deux enfants étaient retrouvés sous un amas de branches et de feuilles.

La pauvre fille avait été outragée et sa gorge était ouverte d'une oreille à l'autre. La gorge du jeune garçon était également coupée.

L'excitation a été grande parmi les habitants de la région, mais aucune trace du ou des criminels n'a pu être trouvée.

NOUVELLES ETRANGÈRES.

La situation générale en Turquie.

LES MISSIONNAIRES AMÉRICAINS EN DANGER A MARASH.

Les autorités turques exigent des Arméniens la livraison de leurs armes.

L'OPINION DES DIPLOMATES

Les négociations du commandant militaire turc.

LES ARMENIENS N'ONT PLUS CONFIANCE DANS LES PROMESSES.

LES AMBASSADEURS AVERTISSENT LA PORTE.

Une grande bataille prochaine à Zeitoun.

NOUVEAUX TROUBLES A SASSOUN.

LE DROIT DE PASSAGE DANS LES DARDANELLES.

LE TRAITE DE BERLIN.

Les Puissances se passeront de la permission du Sultan.

Presse Associée.

Constantinople, 22 novembre—La situation générale en Turquie continue à inspirer les craintes les plus graves.

Les télégrammes reçus hier de Marash sont évidemment retenus longtemps par les autorités turques. Ils annoncent que les missionnaires américains courent toujours les plus grands dangers.

Considérant les assurances répétées de protection données par la Porte au ministre des Etats-Unis, M. Alexander W. Terrell, sur son insistance à demander la sécurité des missionnaires, ces dépêches causent beaucoup d'inquiétudes.

Des avis envoyés de Rivas annonce que dès l'arrivée des troupes de renfort, les fonctionnaires turcs demanderont aux Arméniens de livrer les armes et les munitions qu'ils possèdent. Ces derniers sont opposés à cette mesure qui les mettra entièrement à la merci des turcs.

Ceux-ci répondent qu'il ne leur sera fait aucun mal s'ils ne résistent pas aux autorités, et ajoutent que si les Arméniens ne livrent pas leurs armes, ils y seront contraints par la force.

Il paraît que les fonctionnaires du Sultan ont déclaré que, au cas où ils considéreraient que toutes les armes n'ont pas été livrées, ils donneraient aux soldats l'ordre d'attaquer les Arméniens.

Les membres du corps diplomatique font remarquer que comme les musulmans de Rivas ne seront pas désarmés, les mesures projetées contre les Arméniens créeront un nouveau danger dont les conséquences peuvent être graves.

La concentration des troupes à Marash continue aussi rapidement que possible. En attendant, le commandement militaire de cette ville poursuit ses négociations avec les Arméniens de Zeitoun, et leur fait toutes les promesses possibles pour les [illegible]

[illegible]

massacre en masse s'ils déposent les armes.

Les représentants des Puissances pensent de même, et ils ont prévenu la Porte qu'ils ne répondent pas des conséquences si les arméniens de Zeitoun sont massacrés.

Les Arméniens de Constantinople qui consentent à parler sur ce sujet donnent à entendre que les Turcs préparent une attaque par surprise de Zeitoun, et qu'une grande bataille, qui fera époque dans l'histoire et démontrera que les Arméniens ont droit à la liberté ou tout au moins à l'autonomie, y sera livrée.

Mais comme les Arméniens manquent d'artillerie, on ne peut raisonnablement espérer d'eux une résistance efficace à une expédition régulièrement organisée.

La rumeur de nouveaux troubles à Sassoun, un port d'Asie Mineure sur la Mer Noire, circule à Constantinople. La population de Sassoun est presque entièrement composée de Turcs, et les quelques Arméniens qui y résident seront certainement maltraités en cas de soulèvement.

L'incident probablement le plus sérieux de la situation actuelle est la demande adressée à la Porte par les représentants de la Russie, de l'Italie, de l'Autriche et de la Grande Bretagne pour obtenir des firmans autorisant le passage des Dardanelles à un second garde-côtes ou à une canonnière, pour être placés à la disposition de leurs ambassades respectives.

D'après le traité de Berlin, aucun navire de guerre étranger ne peut passer les Dardanelles sans l'autorisation du sultan, et il a été d'usage jusqu'à présent de permettre l'entrée d'un garde-côtes pour la sécurité de chacune des ambassades.

Les récentes émeutes à Constantinople et les présomptions prises pour défendre les ambassades montrent que les forces des Puissances dans le Bosphore sont suffisantes pour résister à un soulèvement dans ou hors de Constantinople.

On pensait d'abord que le sultan accorderait la permission de passer les Dardanelles aux quatre petits navires de guerre, mais on donne maintenant à entendre au Palais qu'il opposera peut-être un refus aux Puissances.

Comme celles-ci considèrent l'augmentation de leurs forces dans le Bosphore absolument nécessaire pour la sécurité des résidents étrangers du voisinage, elles insisteront probablement sur leurs demandes et, en cas d'un second refus, prendront peut-être des mesures pour envoyer les navires de guerre sans la permission du Sultan.

La Coupe Américaine.

Un nouveau concurrent.

Presse Associée.

New-York, 22 novembre — Dépêche spéciale de Paris au *Herald* :

Il est possible, de fait il est même probable, vous pouvez le dire, que je porterai un défi pour la Coupe Américaine ! Ainsi a parlé Sir George Newnes à un correspondant de journal qui l'a vu à l'hôtel d'Athènes à Paris, à son arrivée de Londres en route pour la Riviera.

Ma position est exactement la suivante : Je suis désireux, très désireux, de porter un défi pour la Coupe Américaine, que j'aimerais beaucoup voir revenir de ce côté de l'Atlantique, mais comme je ne suis pas assez présomptueux pour me considérer un yachtsman d'autant de célébrité que mon amour pour le yachting, je dois attendre.

Je dois attendre d'abord ce qui va résulter de la déplorable situation actuelle. Lord Dunraven a manifesté l'intention de se rendre à New York pour régler la question soulevée.

Si lord Dunraven décide de porter un nouveau défi, je n'aurai rien à dire, car je considère la lutte comme internationale et non personnelle. Je ne dois pas songer à porter un défi sans avoir l'appui de tous les yachtsmen de note de la nation anglaise.

Sir Philip Currie à Vienne.

Les Prétendues Intrigues de la Russie.

Presse Associée.

New York, 22 novembre — Dépêche spéciale de Vienne au *Herald*.

Une conférence entre Sir Philip Currie, ambassadeur d'Angleterre en Turquie, le comte Goluchowski, ministre des affaires étrangères d'Autriche, et le général Nigra, ambassadeur d'Italie à Vienne, a beaucoup fait pour augmenter l'optimisme régnant.

Les avis alarmants publiés par le "Kreuz Zeitung" au sujet des intrigues de la Russie pour détacher l'Allemagne de la triple alliance ne rencontrent plus aucun crédit.

Un sentiment de sympathie envers le sultan commence à se montrer, et la crise en Orient semble diminuer d'acuité.

NOUVELLES AMERICAINES.

Une femme étranglée à Chicago.

Presse Associée.

Chicago, 22 novembre—Pour s'emparer de $45, un assassin a étranglé la nuit dernière Mme Marie Beckman. Son mari, Hugo Beckman, est arrêté.

Le couple vivait dans l'appartement L de la maison portant le numéro 207 de la rue State.

A huit heures, ce matin, Mme Anna Spencer, qui occupe un appartement dans la même maison, a rencontré dans un corridor Beckman criant que quelqu'un avait assassiné sa femme.

Ouvrant la porte de son appartement, il a montré sa femme étendue sur le lit.

Les habits de la malheureuse étaient en lambeaux, comme si elle avait lutté contre son assassin.

Son cou était meurtri et, sous le lit, une serviette tordue indiquait qu'elle avait servi à étrangler la pauvre femme.

Une nouvelle Comète.

Presse Associée.

Geneva, Etat de New York, 22 novembre—Le professeur Brooks, directeur de l'observatoire Smith a découvert une nouvelle comète dans la constellation Hydre.

L'astre est grand, rond et brillant. [illegible] découverte

Grand incendie à Chicago.

Plusieurs personnes blessées.

Presse Associée.

Chicago, 22 novembre—Un désastreux incendie a éclaté ce matin dans la bâtisse Exchange, à l'angle des rues Van Buren et Market. Plusieurs personnes ont été blessées.

Nellie Turner, North Center Avenue, 209, a sauté d'une fenêtre du troisième étage ; elle a des lésions internes et en mourra ; elle a été transportée à l'hôpital.

Kittie Landgraf a sauté du quatrième ; lésions internes et mourra probablement ; également transportée à l'hôpital.

Le feu a éclaté au septième étage de la maison portant les Nos 274 à 278 de la rue Market, s'étendant en forme d'L jusqu'à la rue Van Buren.

Le premier et le deuxième étaient occupés par Stein et Beir, marchands de confections ; le troisième et le quatrième par Henry Newman, dans le même genre d'affaires ; le cinquième par la Amazon Clothing Company ; le sixième par Fallows et Cie, marchands de cols et de manchettes ; le septième par Townsend et Gale, marchands de confections et de nouveautés, et par la National Thread Company.

Chacune de ces maisons de commerce employait des femmes, et dès que le feu a été découvert la plus grande excitation a régné. La panique a gagné tous les étages, et avant qu'elles pussent en être empêchées plusieurs jeunes filles avaient enjambé l'appui des fenêtres et sauté dans la rue.

Nellie Turner a été une des premières à apparaître à une des fenêtres du troisième étage. Elle appelait au secours et quelqu'un lui a crié de sauter. Elle n'en a rien fait, cependant, et s'est retirée. Quelques instants après elle apparaissait à une autre fenêtre près de laquelle se trouvait une échelle de sauvetage ; elle a commencé de descendre.

L'agent de police Flaherty se trouvait sur l'échelle entre le premier et le deuxième, et dès qu'il aperçut la jeune fille il s'élança pour l'aider. C'était trop tard, car elle perdait bientôt l'équilibre et tombait sur le trottoir. L'agent a essayé de l'attraper au passage mais il n'a pu l'atteindre.

Elle a été relevée sans connaissance. Elle a été transportée dans une pharmacie voisine et des stimulants lui ont été administrés, mais elle n'a pas recouvré ses sens.

La bâtisse avait coûté $150,000 et était assurée pour $120,00.

Harry Heil, un jeune homme de dix-sept ans demeurant au numéro 1029 de la rue Ouest Van Buren, a sauté d'une fenêtre du quatrième étage et s'est fait des lésions internes ; il mourra probablement.

Le feu semble avoir pris en même temps à plusieurs étages, tant il s'est répandu avec rapidité.

Kul, Nathan et Fische étaient les propriétaires de la bâtisse.

Allie McLain, Hattie Rittert, Mary Pinto et Olga Keller ont été suffoquées par la fumée. John Gruenheimer n'a pas été retrouvé.

Le sauvetage d'Olga Keller est considéré comme merveilleux par ceux qui l'ont vu apparaître à une fenêtre du quatrième étage. Elle était employée chez Stein et Bier, et la salle dans laquelle elle travaillait s'est tout à coup remplie de fumée.

Elle s'est précipitée vers une des fenêtres donnant sur la rue Van Buren, l'a ouverte, a enjambé l'appui et est restée suspendue d'une main. Elle a vu alors au-dessous d'elle une échelle sur laquelle se trouvaient deux pompiers, et elle s'est préparé à sauter.

Attendez ! Ne sautez pas ! s'est écrié le capitaine Hermanson qui arrivait près d'elle.

D'immenses volumes de fumée sortaient de la fenêtre où se trouvait la jeune fille, et à certains moments les acteurs de ce terrible drame disparaissaient.

Des milliers de personnes y assistaient anxieuses, et les secondes semblaient des heures. Les acclamations ont suivi le capitaine Hermanson au fur et à mesure qu'il gravissait les degrés de l'échelle.

Il avait presque atteint la jeune fille quand il s'est arrêté soudainement pour une cause inconnue à tous ceux qui se trouvaient dans la rue.

Il avait entendu la jeune fille pousser un cri de détresse et, en levant les yeux, il a vu la main de la malheureuse lâcher l'appui de la fenêtre : suffoquée par la fumée elle tombait.

Mais le capitaine Hermanson a saisi le corps insensible au moment où il arrivait à sa portée. Cet acte de courage a failli lui coûter la vie, car il est presque tombé en même temps que la jeune fille.

Des centaines de personnes ont poussé des acclamations enthousiastes quand le brave capitaine est arrivé au bas de l'échelle portant son précieux fardeau.

La perte totale, bâtisse et marchandises, s'élevera de 350 à $400,000.

Quelques minutes avant une heure, le deuxième et le troisième étage se sont écroulés entraînant avec eux des pompiers de la compagnie No 2 : le capitaine Louis Feine, son lieutenant et quatre hommes. Tous ont été ensevelis sous les débris.

Le Sénateur Hill dans ses Meubles.

Rumeur de son Prochain Mariage.

Presse Associée.

Chicago, 22 novembre—Le correspondant du *Times-Herald* télégraphie que le sénateur David P. Hill, de New York, a loué une grande maison sur la rue I, dans le quartier le plus fashionable de Washington, où il compte s'installer dès l'ouverture de la session du Congrès.

On le sénateur va se marier, ou il veut éviter les désagréments de la vie d'hôtel pendant son séjour à la capitale.

Il est assez ennuyeux pour les gens mariés de vivre dans les hôtels de Washington, mais pour les célibataires, c'est un véritable fardeau.

M. Hill n'est pas à Washington en ce moment, quoique la rumeur de son prochain mariage ait cours avec persistance dans les cercles politiques. Aucun de ses amis n'est en mesure de jeter quelque lumière sur ce fait, mais il n'en demeure pas moins vrai que le sénateur de New York a loué une maison construite pour loger deux personnes.

Tremblement de terre dans le Wyoming.

Presse Associée.

Lander, Wyoming, 22 novembre—Un léger tremblement de terre s'est produit à Lander hier matin à 5 heures 30 ; il a duré trois secondes.